

DIEST

SICHEM, MONTAIGU

L'ABBAYE D'AVARBODE

TIRLEMONT

TEXTE PAR A. VAN GELE

ILLUSTRATIONS D'ALFRED RONNER

DE BRUXELLES A ANVERS

PAR BORNHEM ET TAMISE

ILLUSTRATIONS DE LOUIS TITZ



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

DIEST

SICHEM, MONTAIGU

L'ABBAYE D'AVERBODE

TIRLEMONT

TEXTE PAR A. VAN GELE

ILLUSTRATIONS D'ALFRED RONNER



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

DIEST, SICHEM, MONTAIGU ET L'ABBAYE D'AVARBODE.

(1 1/2 jour.)

De Bruxelles-Nord à Diest via Louvain et Aerschot (59 kilomètres).

Billet simple. Train ordinaire : 1^{re} classe, 4 fr. 85 ; 2^e classe, 3 fr. 65 ; 3^e classe, 2 fr. 45.

De Sichem à Bruxelles-Nord par Louvain. Billet simple. Train ordinaire : 1^{re} classe, 4 fr. 50 ; 2^e classe, 3 fr. 35 ; 3^e classe, 2 fr. 25.

Le voyage en chemin de fer est intéressant surtout à partir de Louvain. La voie traverse une contrée sablonneuse plantée de sapins et de bruyère caractéristique du Hageland brabançon.

A droite de la ligne, voici Aerschot avec son clocher original. Nous y faisons un arrêt assez long.

Au sortir de la gare, remarquons le Démer et les moulins derrière lesquels se silhouette l'église ; le jubé de celle-ci est un des plus beaux de la Belgique.

Le Démer a répandu sur le sol un limon fertilisant, aussi les cultures succèdent-elles aux sapinières.

Testelt, village peu important en lui-même, dresse à droite de sa gare son modeste temple en grès ferrugineux.

Au loin, dominant la contrée, Montaigu et son église dont le dôme scintille au soleil, attirent les regards.

Voici Sichem, puis Diest.

Diest est une des plus anciennes cités brabançonnnes.

Elle s'étend à droite et à gauche du Démer.

Sous la domination romaine, l'emplacement de Diest était occupé par les légions du grand empire, qui apportèrent leur civilisation dans la contrée.

De nombreux débris trouvés aux environs de la ville attestent sa haute antiquité.

On prétend que Clodion, roi des Francs, y établit au v^e siècle (440) un vaste palais.

Diest se développa dans la suite et donna son nom à une seigneurie importante.

Cette seigneurie passa dans la famille d'Orange-Nassau, qui y éleva un palais.

Au XIV^e siècle, la cité avait acquis un développement tel que ses draperies rivalisaient avec celles de Louvain. Elle fut entourée d'une enceinte fortifiée vers 1356. Cette enceinte fut démolie par les Français en 1705, année pendant laquelle Diest fut successivement prise par l'armée du duc de Marlborough et par les soldats du roi de France.

En notre siècle, les fortifications de Diest furent relevées.

Bien que datant de 1844, on y rencontre des types très variés de construction militaire.

L'enceinte actuelle comporte douze fronts entourés d'un large fossé. Une écluse établie sur le Démer permet d'inonder la contrée environnante.

*
* *

En sortant de la gare de Diest, nous prenons vers la gauche le pavé.

Ce pavé est coupé par trois fossés que nous traversons sur des ponts de fer. Les vues sur les fossés sont presque toutes très pittoresques.

Nous traversons un long boyau pour déboucher dans la ville, qui a un aspect rustique très caractéristique.

Prenons vers la droite et prenons ensuite à gauche la rue de la Station, laissant devant nous le boulevard longeant les fortifications.

Quelques misérables maisons jettent une note triste le long de notre route.

Notre rue tourne à droite ; au bout, à gauche, une vieille chapelle — appelée par les gens du pays *de Kapel* — sert aujourd'hui de grange.

Tournons à gauche. Nous sommes dans la rue du Démer, laquelle va nous conduire à la Grand'Place.

Nous longeons la rivière, qui coule à gauche de la rue.

A un pont, signalons de ce côté une construction ancienne.

Nous passons sur le Démer pour prendre devant nous la rue du Sel et arrivons à l'église Saint-Sulpice, qui est sans aucun doute le monument le plus important de la ville.

L'aspect en est fort imposant. Elle fut construite de 1416 à 1534 et c'est l'architecte diestois Sulpice Van Vorst, l'auteur du plan de l'église Saint-Pierre à Louvain, qui la commença. Van Vorst mourut en 1439 laissant son œuvre inachevée ; parmi ceux qui la continuèrent il faut citer Mathieu de Layens et les Keldermans.

Le grand portail ornementé de rosaces est surmonté d'une superbe fenêtre ogivale à meneaux richement sculptés.

On s'attend à voir le tout surmonté d'une tour. Cette dernière n'existe qu'à l'état de projet et est remplacée par une minuscule flèche d'un effet cocasse.

En contournant l'église, on voit les nefs latérales et le chœur développant leurs sombres masses.

De vilaines bicoques blanches sont venues s'accoler à l'église, qui n'est dégagée que d'un côté.

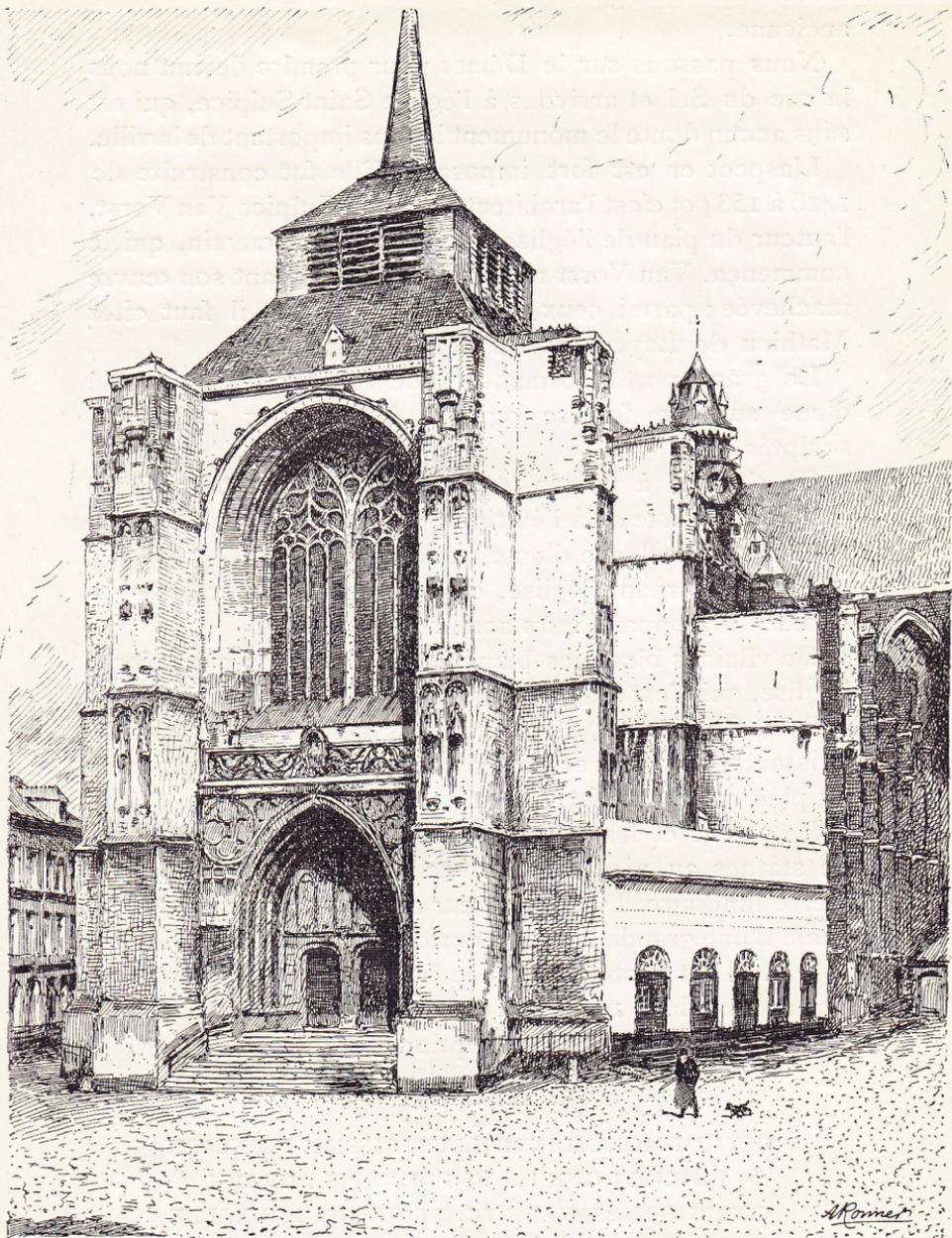
Saint-Sulpice est divisé en trois nefs séparées par de puissantes colonnes servant d'assise à des arcades ogivales du plus gracieux effet.

Le chœur et les colonnes de la grande nef sont ornés de statues au pied de chacune desquelles est fixée une pierre funéraire. Dans le chœur aussi se dresse un tabernacle d'une grande hauteur, enrichi de statuette et de bas-reliefs. Il est protégé par une balustrade en bois sculpté portant la date 1615. Au centre du chœur, une grande pierre tumulaire, avec l'inscription suivante :

D. O. M.

OSTIUM MONUMENTI ILLUSTRISSIMI PRINCIPII
PHILIPPI GUILIELMI PRINCIPIS AURAICI
COMITIS NASSAVIÆ ETC. DEFUNCTI BRUXELLE
XX FEBRUARII ANNO CIOIJC XVIII

R. I. P.



V. MALVAUX. SC.

H. POMER

Diest. — Portail de l'église Saint-Sulpice.

Ce monument est celui d'un fils de Guillaume le Taciturne.

Aux extrémités de droite et de gauche s'ouvrent deux chapelles agrémentées d'un de ces peinturlurages si fort en usage dans les temps modernes et qui enlèvent aux choses les plus belles tout leur caractère.

Les tambours des portes sont en chêne sculpté d'un beau travail. Ceux de droite et de gauche sont revêtus des dates 1617-1620. Celui du grand portail est surmonté de quatre panneaux d'un dessin fort délicat. La chaire de vérité a été très largement traitée. Six personnages de grandeur naturelle sont disposés à sa base ; des écussons sculptés ornent le corps même de la chaire qui est couronnée d'un dôme soutenu par des anges. (A. DUBOIS.)

L'église a été restaurée entièrement dans ces dernières années. Un joli portail surmonté de trois pinacles gracieusement sculptés a été élevé en face de la rue du Plat. La pierre blanche et le grès brun y marient leurs tons violents.

Le chœur lui-même a été remis en état et là encore c'est un chatoiement des plus agréables qui frappe l'œil.

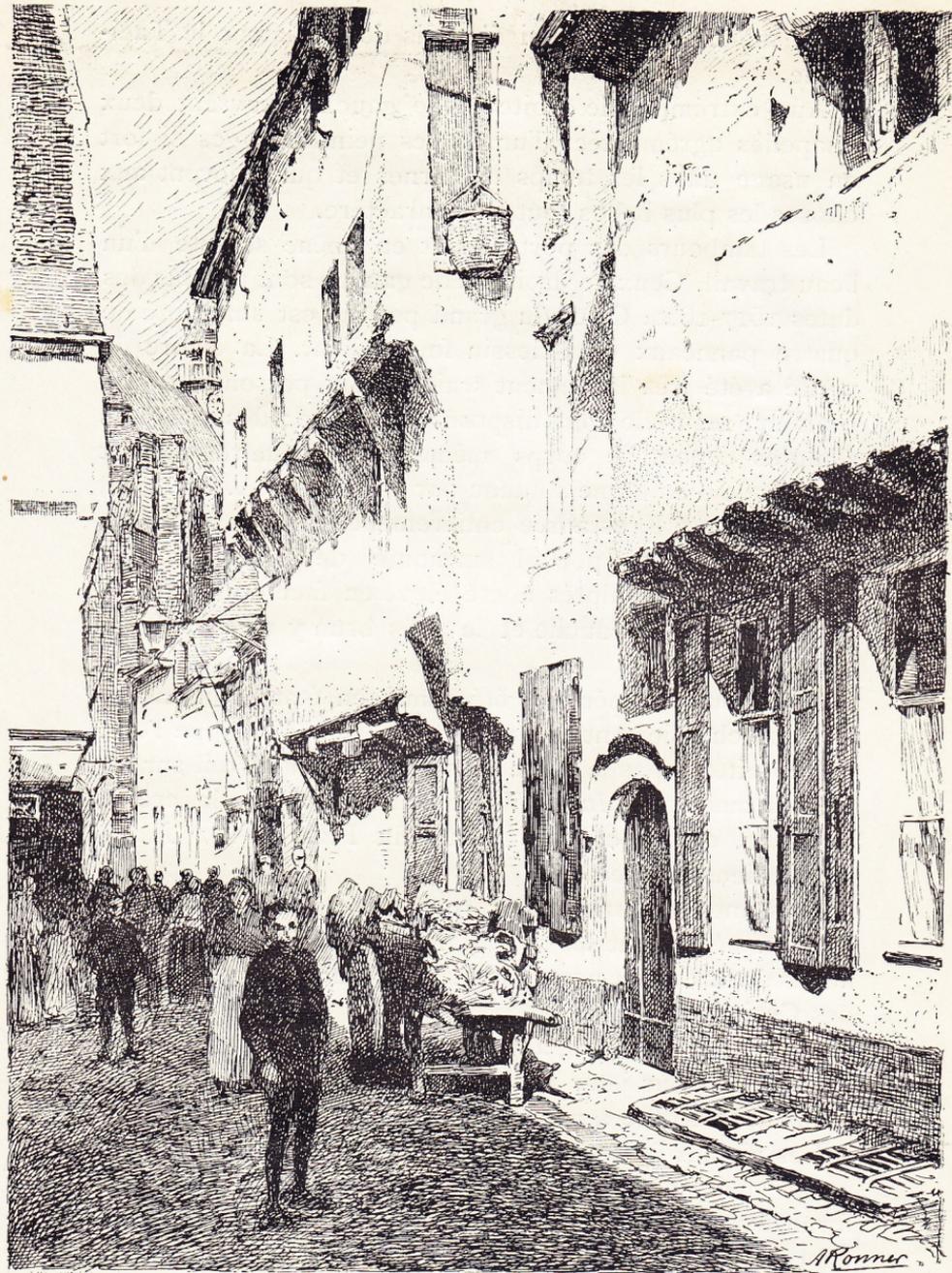
Ne quittons pas la place sans jeter un coup d'œil sur les vieilles maisons : *In 't Haasken*, avec sa façade crépie en jaune, et, au coin de la rue du Plat, *In den Inval*, très curieuse également.

Laissant le portail derrière nous, prenons la rue du Plat et, négligeant les rues à droite et à gauche, continuons droit devant nous par la rue Neuve jusqu'à l'église des Croisiers.

Dans la rue Neuve, à peu près devant le n° 6, retournons-nous pour jeter un coup d'œil sur le pittoresque tableau qui s'offre à nos regards.

Les vieilles façades en encorbellement se profilent dans un alignement bizarre ; au fond, l'église ferme l'horizon et forme avec les antiques bicoques un coin du plus évocatif effet.

L'église des Croisiers présente une façade peu intéressante.



Vieille rue à Diest.

Enfilons à gauche la rue des Chats; elle longe l'église et nous conduit au Marché-aux-Grains.



Marchons jusqu'au Cercle catholique et retournons-nous pour admirer le joli clocheton du fruste temple devant lequel nous n'avons fait que passer.

Prenons à gauche vers la tourelle de l'hôtel de Nassau.

Nous avons vu que cette puissante famille avait fait construire à Diest un palais. La tourelle est probablement un vestige de cette ancienne construction.

Au fond de la place, à gauche, prenons la rue Saint-Jean qui va nous conduire au cimetière, un des plus curieux qu'il nous ait été donné de voir.

Empruntons-en une romantique description à *La Belgique illustrée*; elle est signée Ed. Van Even.

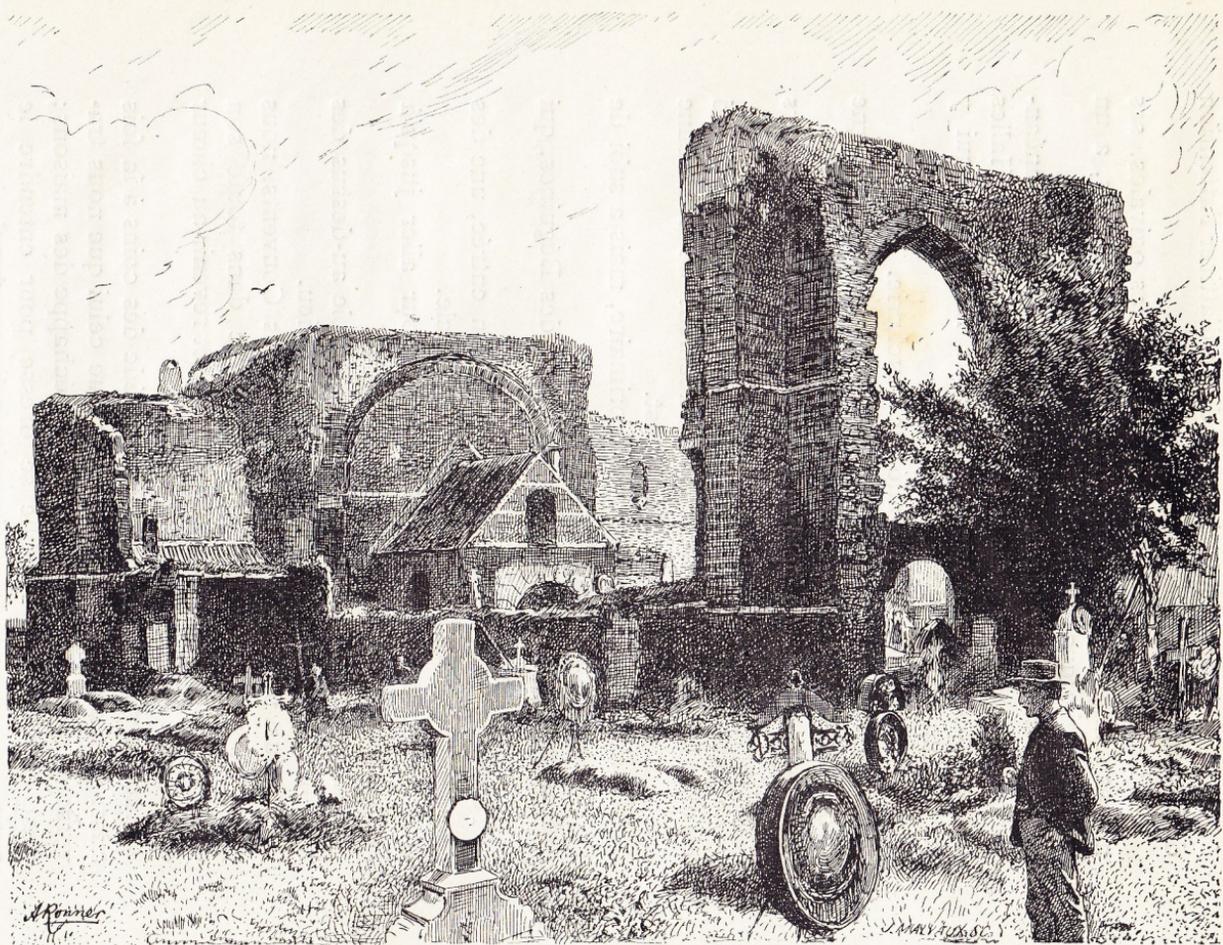
« Au milieu du champ des morts se dressent les ruines d'une antique église du XIII^e siècle, dont il existe une grande arcade ogivale, soutenue par deux fortes colonnes dont les chapiteaux sont ornés de têtes et de feuillages. Une partie de l'abside est revêtue d'un des plus beaux lierres que nous ayons vus. Ses longs rameaux ont grimpé jusqu'au toit, qu'ils festonnent d'une corniche de verdure flottante, et pendent en guirlandes capricieuses aux ogives des hautes fenêtres, dégarnies de leurs vitraux. Un bouquet de noirs sapins mêle à ces débris sa verdure sombre et ses grandes ombres immobiles. La nuit, quand la cité des vivants dort d'un sommeil aussi profond que celui de la cité des morts; quand les rayons de la lune

projetent sur les gazons funèbres les silhouettes anguleuses des sapins et des ruines, on croit voir errer autour des tombes, blanchies par le lichen, l'ombre du vieux Young, poursuivant, la bêche à la main, ses sépulcrales méditations. »



Tourelle de Nassau à Diest.

Revenons sur nos pas jusqu'au Marché-aux-Grains (Cercle catholique) et prenons devant nous le Marché-au-Bétail, puis la rue des Vaches qui se présente directement à nous, pour arriver à la rue Haute, que nous prenons à gauche pour aller jusqu'aux Halles.



Diest. — Le cimetière.

Les Halles de Diest, construites vers 1346, sont un édifice gothique très curieux et digne d'attirer l'attention de l'archéologue.

Sa façade avec sa porte et ses fenêtres ogivales, ses niches d'angle et ses gargouilles à moitié détruites, a un cachet archaïque indéniable.

Lorsque au XVI^e siècle les guerres de religion anéantirent le commerce jadis si florissant de Diest, les Halles devinrent le local d'une chambre de rhétorique qui y représenta des mystères.

Aujourd'hui, on y a installé une boucherie.

Revenons sur nos pas, suivons la rue Haute en ligne droite en négligeant les rues adjacentes.

Au bout, près de l'église Notre-Dame, tournons vers celle-ci.

L'église Notre-Dame est très ancienne; on prétend qu'elle fut construite sur l'emplacement de l'ancienne chapelle du vieux château de Diest.

Elle appartient au style ogival primaire, mais a subi de nombreuses transformations.

Enfilons à gauche de l'église la rue des Béguines, qui va nous conduire à l'ancien Béguinage.

Tout au fond de la rue se profile son entrée, une des plus gracieuses productions du XVII^e siècle.

Nous entrons dans le Béguinage pour aller jusqu'à l'église de celui-ci.

Elle érige sa masse assez considérable au-dessus des humbles demeures de la vieille cité de Dieu.

Si nous prenons à droite la rue des Couvents, nous pourrions parcourir l'ancien Béguinage dans toute son étendue (tournez deux fois à gauche) et revenir au chœur de l'église.

Aucune ville du Brabant ne possède des coins à la fois aussi calmes et aussi tranquilles que celui que nous traversons; pas le moindre bruit ne s'échappe des maisons; c'est en vain que l'oreille se dresse pour entendre le chant de quelque oiseau prisonnier : rien ne vient la frapper et cette morne solitude a quelque chose de poignant.



Diest. — Les Halles.

Quoique existant déjà au XIII^e siècle, les constructions actuelles sont du XVII^e, comme en témoignent les nombreuses niches qu'on voit au-dessus des portes. Citons également au n^o 7 de la rue Courte, un tableau sur bois, un *Saint Georges* très curieux ; il est au fond de la niche et a remplacé quelque mauvaise « posture » sans aucun doute.

Revenons à la porte d'entrée du Béguinage et reprenons notre rue des Béguines jusqu'à l'église Notre-Dame, que nous laissons à gauche pour prendre la rue à droite.

Nous arrivons dans la rue Longue, que nous prenons à gauche.

La rue Longue est la plus importante de la ville ; des brasseries y élèvent leurs opulentes façades ornementées d'attributs caractéristiques (n^{os} 70 et 72).

La rue Longue nous conduit à la Grand'Place, où nous irons nous restaurer. A l'*hôtel du Sauvage*, on peut manger très convenablement à des prix modestes.

*
* *

En sortant de l'*hôtel du Sauvage*, prenons à gauche vers l'hôtel de ville, dont la façade très simple à fronton montre comme signe particulier un grand cadran solaire.

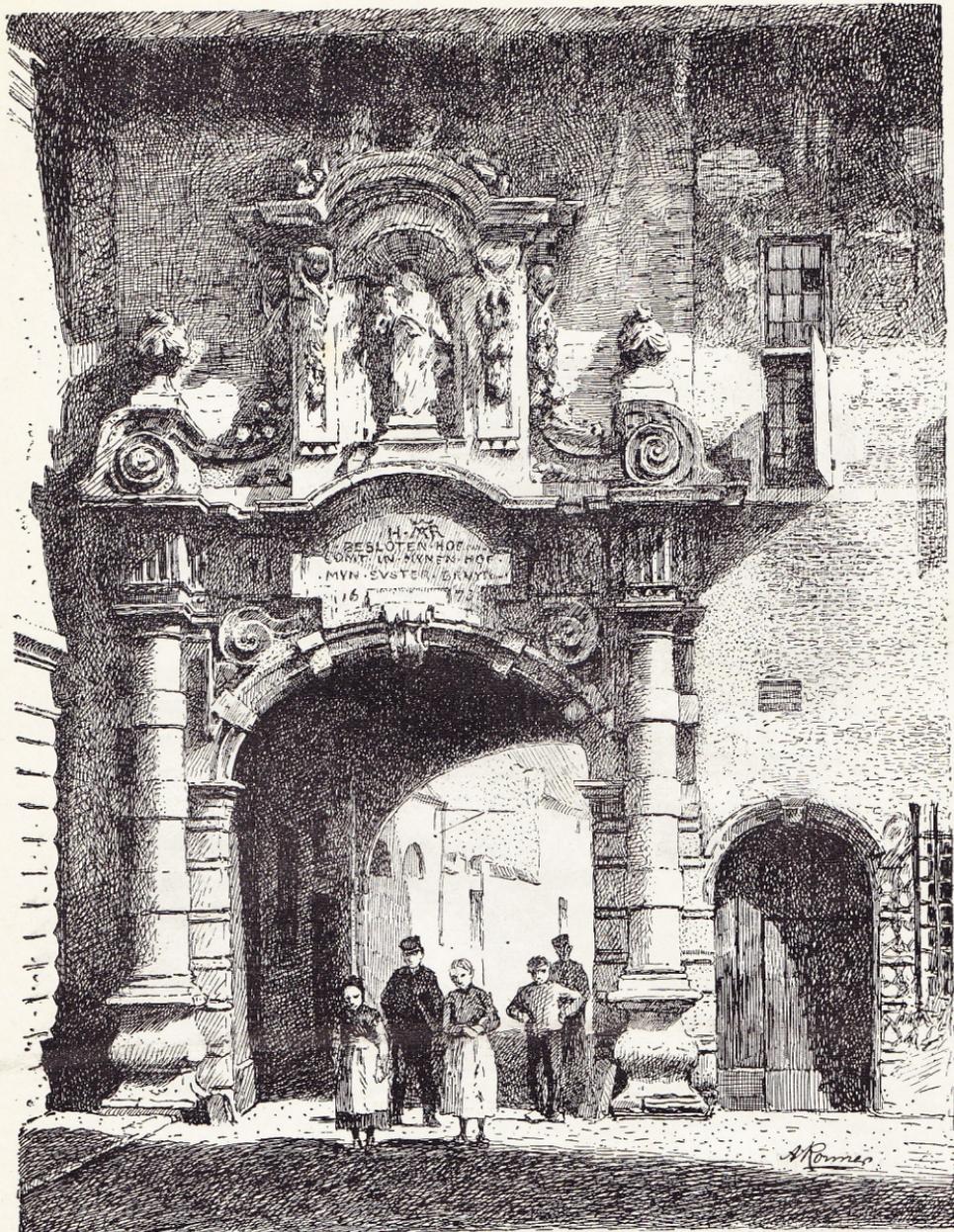
Nous suivons la rue du Sel, passons sur le Démer et prenons à gauche la rue des Pécheurs, qui longe la rivière.

Nous passons sur un pont ; très jolie vue à droite et sur la ville derrière nous.

Tenons maintenant le Démer à notre gauche jusqu'à Sichem, en coupant autant que possible à travers les prairies pour ne pas en suivre tous les méandres.

La vallée se dessine admirablement des deux côtés du cours d'eau.

De Diest à Sichem, il y a environ une heure de marche. Nous arrivons au pont du nouveau vicinal de Sichem à Montaigu ; un peu plus loin se dresse à gauche dans la prairie le *Maegden Toren*, dont la sombre masse brune se détache sur le ciel bleu.



Remarquons les niches en ogive et les traces d'un escalier aujourd'hui détruit et qui conduisait aux trois étages de la tour.

On peut encore y entrer aujourd'hui pour admirer une



Sichem. — Maegden Toren.

jolie salle dont la voûte de pierre, avec sa clef en écusson, est très jolie de ligne.

Dans cette salle, il y a également des traces de deux cheminées.

La tour est le donjon de l'ancien château fort de Sichem.

Le château fut détruit en 1599 et il n'en est resté que la tour solitaire, qui a sa légende.

Le château était habité par trois sœurs qui menaient une vie chaste et austère ; elles étaient citées comme des modèles de vertu. Elles avaient fait ériger la tour qui devait leur servir d'abri pendant les époques de trouble. De là, le nom de *Maegden Toren* ou Tour des Pucelles sous lequel est connu le vieux donjon.

La tour de Sichem servit au XVII^e siècle de phare aux bateaux qui naviguaient alors sur le Démer ; on lui donna à cette époque le nom de *Lantaren Toren*.

De la tour au pont de Sichem, il n'y a qu'un pas.

Prenons le pavé à gauche vers la place de l'ancienne ville.

Sichem, dit Eug. Geens, passe dans l'opinion des gens du pays pour la plus ancienne cité brabançonne.

Nous ne savons sur quoi repose cette opinion : peut-être sur la conformité de nom avec Sichem en Palestine.

Il est certain que Sichem fut entourée de murs en 1301.

Sichem passa aux comtes de Juliers, puis aux Schoonvorst qui la vendirent à Thomas, baron de Diest.

C'est ainsi qu'elle arriva dans la maison des princes d'Orange-Nassau en 1490.

Au XIV^e et au XV^e siècle, cette petite ville paraît avoir été très importante. Renier de Schoonvorst y avait fait construire une triple halle.

Les draperies de Sichem étaient aussi florissantes que celles de Diest et de Louvain. On peut même s'étonner que les drapiers de Sichem n'aient pas profité des Halles de Diest, qui n'étaient pas éloignées d'eux.

Sichem fut décimée par la peste au XVI^e siècle et assiégée par les Espagnols qui la prirent d'assaut en 1578. Plus tard, un tremblement de terre renversa les tours de son château, puis elle fut désolée par le feu.

En 1602, la peste y fit de nouveaux ravages.

En 1826, un incendie qui dura trois jours menaça Sichem d'une destruction complète.



A droite de la place se dressent de vieilles maisons, seuls vestiges de l'ancienne splendeur de la cité.

Au fond, un pavé conduit à l'église, dédiée à saint Eustache et bâtie de 1300 à 1387.

Construite en pierre ferrugineuse, elle fut restaurée à différentes reprises. Aujourd'hui encore, on s'occupe de la réfection de la tour, qui s'effritait entièrement.

L'intérieur de celle-ci, avec ses charpentes à nu, présente un coup d'œil très pittoresque.

Devant le portail de l'église est un pavé qui conduit à Montaigu en vingt-cinq minutes.

Une ligne de poteaux télégraphiques nous accompagne jusqu'à ce village, situé sur un plateau élevé d'où l'on découvre un panorama admirable.

Voici un moulin à vent, puis les fossés des anciens remparts de la cité.

Au pont, tournons à gauche et marchons droit à l'église. Montaigu a une histoire intéressante.

Au XI^e siècle était appendue à un chêne une chapelle de la Vierge, non loin de la ville de Sichem.

Un grand nombre de pèlerins venaient déjà, paraît-il, se prosterner devant l'humble image de la mère de Dieu et lui demander la guérison de leurs maux.

On prétend même que le nom de Montaigu, en flamand *Scherpenheuvel*, viendrait du mot *scerpen*, désignant les bandeaux qui soutenaient les bras blessés, et *heuvel* du mot colline.

La Vierge de Montaigu guérissait particulièrement les fièvres, ainsi qu'en témoignent des documents signés par les échevins de Sichem.

Or, en l'an 1514, un berger qui passait devant le chêne vit que la chapelle de la Vierge était tombée.

Dans l'intention de l'emporter chez lui, il la ramassa et voulut se diriger vers la demeure de son maître. Mais quelle ne fut pas sa stupeur ! Il restait cloué sur place

sans pouvoir bouger, la chapelle étant devenue tellement lourde qu'elle empêchait le pâtre d'avancer.

Son maître, inquiet de ne pas le voir revenir, vint le chercher et fut tout étonné de trouver son serviteur immobile au milieu de la bruyère.

Le paysan lui prit la chapelle des mains et la replaça contre le chêne.

Ce miracle eut un grand retentissement ; de tous côtés, les pèlerins accoururent en grand nombre.

En 1580, les hérétiques volèrent la chapelle, et cette fois il ne se produisit aucun miracle nouveau : la Vierge se laissa enlever sans faire entendre la moindre protestation.

Pendant six ans, on resta sans nouvelle de l'image miraculeuse.

Cela ne pouvait durer.

Un évêquin de Sichem ayant appris qu'une sainte femme, Agnès Frederix, de Diest, avait chez elle une Vierge dans une chapelle en bois, vint lui demander celle-ci pour la placer à l'endroit où s'élevait jadis la chapelle de Montaigu.

« Les nombreux miracles qui s'opérèrent dans la suite font croire que cette Vierge était celle volée par les hérétiques six ans auparavant », disent les pieux auteurs.

L'affluence de fidèles ne fit que croître et Montaigu ne tarda pas à devenir un centre très important.

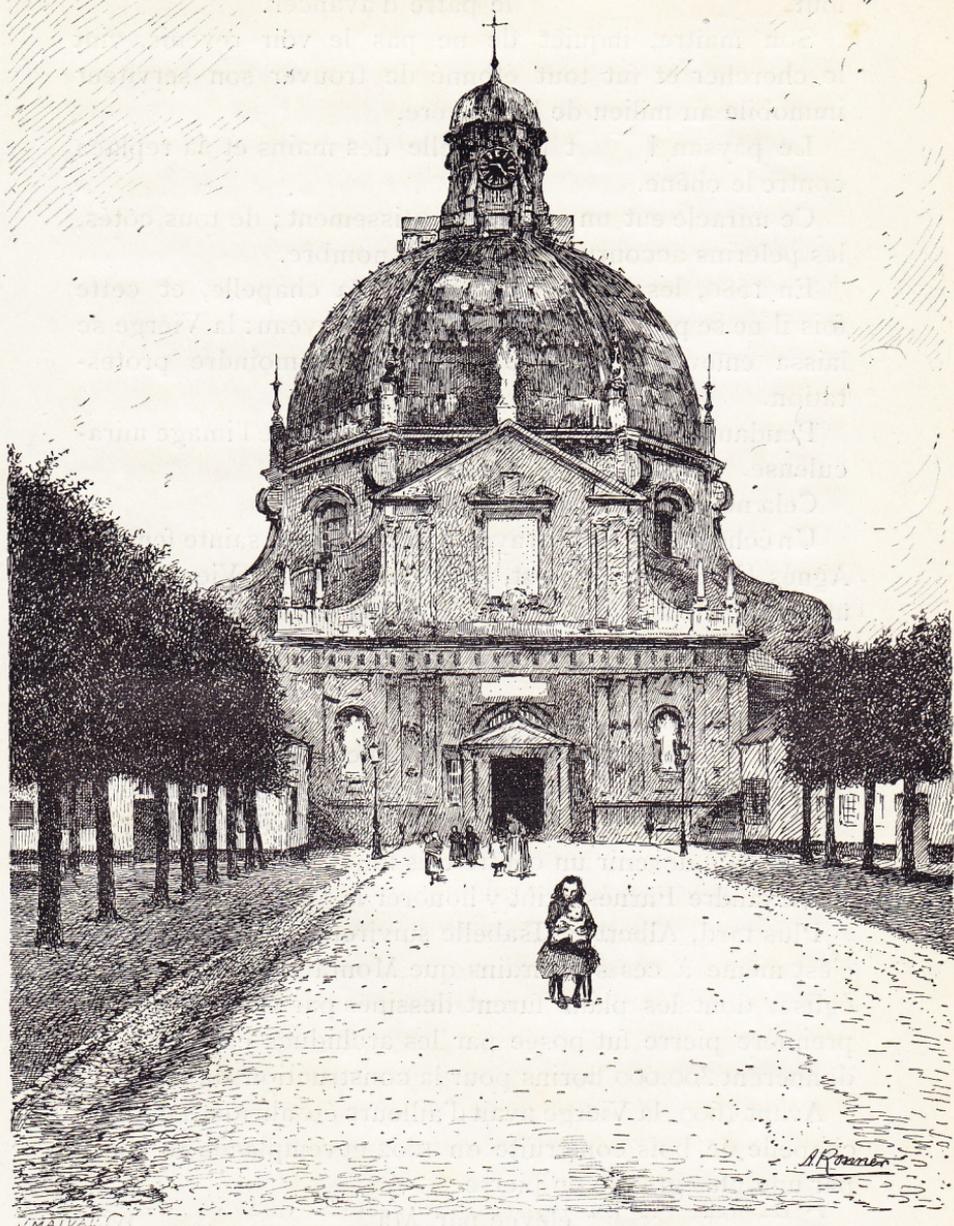
Alexandre Farnèse vint y honorer la Vierge.

Plus tard, Albert et Isabelle suivirent son exemple ; et c'est même à ces souverains que Montaigu doit sa belle église, dont les plans furent dessinés par Coeberger. La première pierre fut posée par les archiducs en 1609 ; ils donnèrent 300.000 florins pour la construction du temple.

Avant 1609, la Vierge avait d'ailleurs été abritée dans une chapelle de bois construite en 1602 et remplacée en 1604 par une plus grande en pierre.

Cette dernière fut élevée par Mathias Van den Hove, troisième archevêque de Malines.

La première pierre de l'église de Montaigu, bénie par



Église de Montaigne.

l'archevêque de Malines et posée par Albert et Isabelle, porte l'inscription suivante :

ALBERTUS ET ISABELLA
 ARCHIDUCES AUSTRIÆ, DUCES BURGUNDIÆ
 BRABANTIÆ, ETC.
 DIVI VIRGINI MATRI.
 QUÆ IN ASPRICOLLE VELLE SE PORTENDIT
 HOC TEMPLUM FUNDITUS EXTRUXERE
 ANNO MDCIX MENSIS JULII DIE II.

L'église fut achevée en 1627 et inaugurée en grande pompe.

La prospérité de Montaigu s'accrut rapidement. Albert traça le plan de la ville en forme d'heptagone régulier et accorda aux habitants de nombreux privilèges.

Lors de la Révolution française, Montaigu eut à souffrir tout comme les autres villages brabançons ; la Vierge miraculeuse fut cachée, mais la croix de l'église, la statue de la Vierge qui terminait la façade, le carillon composé de trente cloches, ainsi que tout ce qui était plomb et cuivre, furent mis au pillage et vendus publiquement.

Tout cela a été rétabli depuis ; et aujourd'hui, quand on arrive dans la rue de Louvain, on est réellement frappé par la splendeur du temple dont le dôme étoilé d'or resplendit sous les feux du soleil couchant.

L'intérieur de l'église, construite sur le modèle de Saint-Pierre à Rome, est assez curieux.

Au-dessus de l'autel, ^{en marbre de Carrare} un chêne rappelle celui auquel Montaigu doit sa naissance.

La rue qui mène au temple est bordée de magasins où s'étaient des images, des médailles, etc., rappelant surtout la protection spéciale accordée à la ville par Albert et Isabelle.

Les archiducs sont agenouillés au pied d'un chêne portant la statue de la Vierge miraculeuse ; mais ce qui est curieux à remarquer, c'est que les deux personnages au lieu d'être de profil, sont de trois-quarts ; ils semblent plutôt regarder de votre côté que du côté de la Vierge : il

est vrai qu'il y a tant de gens qui sont distraits pendant leurs dévotions !

Montaigu reçoit bon an mal an près de 300.000 pèlerins ; il en arrive des processions de tous les coins du pays et même de l'Europe.

Le pèlerinage belge a acquis, en effet, une réputation très grande à l'étranger.

Nous ne tenterons pas de décrire le spectacle offert par la foule des pèlerins, qui se livrent à des manifestations pieuses extraordinairement drôles ; sur la route déjà, vous aurez rencontré des bandes de femmes marmottant des oremus en flamand : c'est toujours une vieille qui fait le couplet de la chanson et les jeunes répètent en chœur, très distraitemment et avec un ensemble peu touchant : *Bid voor ons* (Priez pour nous).

Montaigu manque absolument de distractions le soir ; aussi, après avoir soupé, ce qu'on a de mieux à faire c'est de se coucher, pour repartir tôt le lendemain à Averbode.

Nous recommandons tout particulièrement à nos amis excursionnistes l'hôtel de la *Vieille Barrière*, tenu par M. Van Vinckenroy ; la nourriture y est excellente, les chambres y sont très bonnes ; et, ce qui ne gâte rien, les prix sont fort modérés.

Un service d'omnibus relie l'hôtel à la gare de Sichem.

*
* * *

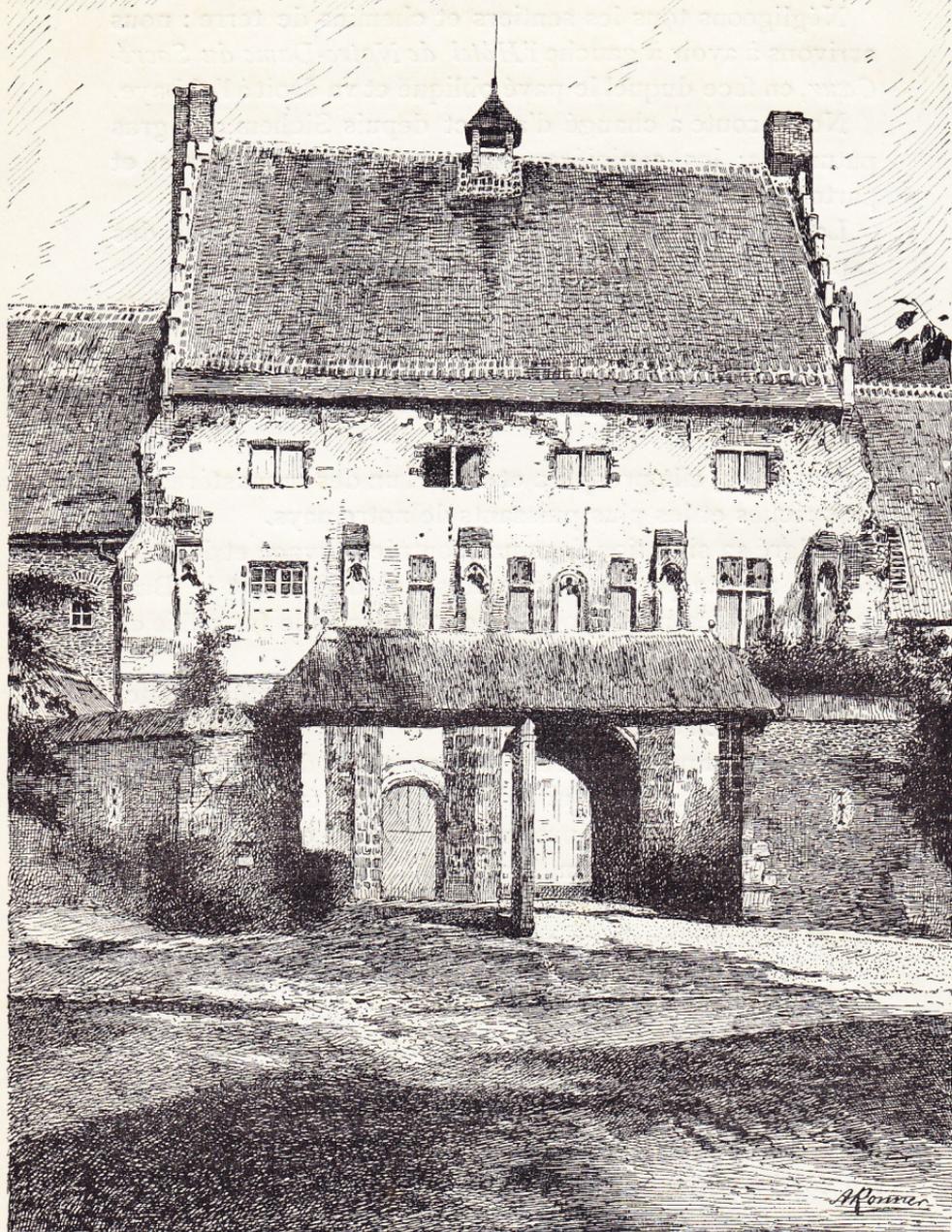
Nous irons à pied de Montaigu à Averbode, une dépendance de la commune de Testelt.

Il suffit de suivre le pavé jusqu'à Sichem et de traverser la voie ferrée en laissant à gauche la station.

Le pavé continue alors jusqu'à l'abbaye en faisant quelques coudes. La tour de l'église nous servira d'ailleurs de guide.

De la ligne du chemin de fer jusqu'à l'entrée de l'abbaye, il y a environ 40 minutes de marche.

Notre route passe sur deux ruisseaux ; plus loin, à une courbe nous laissons un petit pavé à droite.



Entrée de l'abbaye d'Averbode.

Négligeons tous les sentiers et chemins de terre : nous arrivons à avoir à gauche l'*Hôtel de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, en face duquel le pavé oblique et va droit à l'abbaye.

Notre route a changé d'aspect depuis Sichem aux gras pâturages ; les sapinières ont remplacé les cultures et partout le sable mouvant envahit les routes.

La Campine est très caractérisée et les effluves des sapins caressent agréablement l'odorat.

Averbode ou Everbode est une ancienne abbaye qui date de 1130.

Elle fut fondée par cinq moines de Saint-Michel d'Anvers et bâtie avec l'aide financière du comte Arnould de Looz.

Peu à peu, elle prospéra et devint un des monastères les plus riches et les plus puissants de notre pays.

Malgré sa situation dans une contrée sauvage et déserte, elle ne résista pas aux calamités qui désolèrent le Brabant aux différentes époques de troubles ; elle fut pillée en 1579 et en 1796.

L'entrée de l'abbaye en est la partie la plus intéressante, elle date du XIV^e siècle.

Elle se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages.

Au rez-de-chaussée, une double porte établie à la fois sur le territoire de la province de Liège et sur celui du Brabant, donne sur un large couloir terminé par un porche unique.

Les charpentes de ce corridor sont très belles.

Au premier étage, nous remarquons deux grandes fenêtres et trois petites dont les meneaux sont encore bien conservés. Entre ces fenêtres, trois grandes niches et une quatrième plus basse profilent leurs contours gracieux.

Le deuxième étage n'offre rien de remarquable.

Franchissons l'entrée et nous arrivons dans une cour. Au fond se dressent les bâtiments abbatiaux et à droite l'église, dont la façade est très belle.

Cette dernière fut bâtie par Jean Vandeneynde, d'Anvers, en 1672.

« Elle a conservé toutes ses richesses, et est décorée



Averbode. — L'Église.

avec une somptuosité extraordinaire. Le pavé est en marbre; des colonnes revêtues de mosaïque en marbres rares et de couleurs diverses sont d'une élégance remarquable. L'autel, entièrement sculpté en marbre, est d'une richesse, d'un fini de travail dont on ne peut se faire d'idée; sous cet autel est un sarcophage d'un goût exquis. Les caveaux servaient de sépulture aux anciens moines, et il paraît que les corps s'y conservent exempts de corruption.

» Les stalles du chœur sont sculptées avec cette conscience que mettaient dans leurs travaux les grands artistes du XVI^e et du XVII^e siècle, et les yeux se reposent complaisamment sur ces charmantes figures qui sont autant de chefs-d'œuvre.

» L'orgue magnifique de l'église d'Averbode se compose de 4.300 tuyaux, 63 jeux, 4 claviers à la main et un à pédales. » (JOURDAIN.)

(1) Dans l'ouvrage du baron Leroy (1696), il existe une grande planche gravée par Lucas Vorsterman le jeune; elle donne une idée de l'importance qu'avait l'abbaye au XVII^e siècle.

Supprimée au siècle dernier, les religieux y rentrèrent en 1834 et en relevèrent les parties détruites.

Aujourd'hui, ses moines s'occupent d'études théologiques, et ils sont parvenus à reconstituer une bibliothèque très riche.

D'Averbode, nous retournons à Sichem pour rentrer à Bruxelles. Le *Café de la Station*, situé en face de la gare, est un restaurant des plus recommandables.

Nous aurions pu continuer notre excursion par une visite de la ville d'Aerschot, mais nous comptons revenir dans la contrée. Nous en profiterons alors pour aller voir tout ce que cette ville contient de choses intéressantes.

A. V. G.

(1) La sacristie est ornée de basses-reliefs remarquables. C'est là que l'on conserve des ornements sacerdotaux qui certes n'ont pas leurs pareils en Belgique et dont 99. uns datent du XIII^e et du XIV^e siècle. M^r Caeymeix-Van Arden dit y avoir eu sept chapes richement brodées en or, sur un dessin fourni par Michel-Ange. La salle du chapitre mérite de fixer notre attention par ses tribunes et les portraits qui s'y trouvent, parmi lesquels se trouve celui de Comte Arnold de Coez, fondateur de l'abbaye. Une autre salle est consacrée à la bibliothèque qui compte, dit-on, 30.000 volumes.

TIRLEMONT.

De Bruxelles-Nord à Tirlemont (48 kilomètres). Aller et retour.
Train ordinaire : 1^{re} classe, 5 fr. 85 ; 2^e classe, 4 fr. 40 ; 3^e classe, 2 fr. 95. Train exprès : 1^{re} classe, 7 fr. 30 ; 2^e classe, 5 fr. 45 ; 3^e classe, 3 fr. 65.

Avant de parcourir la ville, qu'on nous permette de retracer son histoire, qui est réellement intéressante.

La signification du nom de Tirlemont n'a pas encore été clairement expliquée. Ce qui est certain, c'est que ce mot vient de *Thienen* (nom flamand de la cité), auquel on ajoutait le *mons* latin qui veut dire mont.

Thienen, selon M. Bets, se rattache à *tûn* (en anglais *town*) et signifie un *clos*, un endroit fermé et protégé par des haies ou des palissades.

Le biographe de sainte Amalberge écrit, en effet, que Tirlemont était une *villa fermée*.

La ville de Tirlemont faisait anciennement partie du duché de Brabant et venait en importance après Louvain, Bruxelles, Anvers et Bois-le-Duc.

Tirlemont paraît avoir une origine très ancienne. Le chanoine Bets, dans son excellente *Histoire de la ville et des institutions de Tirlemont* (1) la fait remonter au VII^e siècle. Il est certain que les villages des environs de la ville sont tous d'origine reculée, car ils possèdent en général des églises romanes intéressantes et attestant le développement qu'avait pris la contrée dès le XI^e siècle.

Tirlemont existait au VIII^e siècle, puisqu'il en est fait mention dans la vie de sainte Amalberge, décédée en 772.

Sainte Amalberge appartenait à la famille de Pépin le Bref. Elle s'était retirée dans le couvent de Bilsen, près de

(1) Nous extrayons de ce livre le fond de nos renseignements sur la ville.

Tongres. C'est là que Charles Martel vint la chercher pour la demander en mariage. Amalberge refusa, et le maire du palais s'abandonna à une colère très violente; on prétend même qu'il lui cassa le bras.

La sainte partit alors pour Tamise, où elle mourut; elle avait passé par Tirlemont et Vilvorde.

Les *tumuli* qu'on rencontre autour de la ville attestent également que depuis longtemps la contrée où nous sommes était habitée.

Ces *tumuli* sont des tombes romaines.

Il y en avait vingt-sept aux environs de la ville.

Presque tous ont disparu et ceux qui restent ont été explorés à différentes reprises déjà.

Les trouvailles qu'on y a faites et dont nous parlerons plus bas ont permis de déterminer exactement ce que sont ces *tumuli*, sur lesquels on a longtemps professé des théories erronées.

*
* *

La villa de Tirlemont fit partie du comté de Brugeron dont il est fait mention dans une charte de 984.

Ce comté fut dans la suite annexé à celui de Louvain et c'est de cette époque que date l'érection de la villa en *ville* (1014).

Il est probable que Lambert le Barbu, alors comte de Louvain, fit entourer Tirlemont d'une enceinte murée; cela paraît d'ailleurs résulter d'une tradition annotée par Gramaye.

En 1610, les premiers remparts existaient encore en partie, selon le dire de Gramaye qui visita la ville cette année.

Cette enceinte primitive était percée de cinq portes.

Les traditions populaires mentionnent, à tort, bien des dons offerts à la ville par Godefroid de Bouillon, l'un des chefs de la première croisade.

En 1096, le comté échut aux princes-évêques de Liège.

Mais dès 1106, il était de nouveau sous la dépendance des comtes de Louvain.

C'est probablement sous le règne de Godefroid le Barbu qu'on construisit l'église Saint-Germain, bâtie en style roman du XII^e siècle.

Par une charte datant de 1168, Godefroid III renouvela tous les privilèges accordés à la ville par ses ancêtres.

Cette charte est un des documents de l'espèce les plus anciens que l'on possède.

En 1190, saint Albert, évêque de Liège, organisa l'enseignement public et le chapitre de Saint-Germain.

En 1194, de nouveaux remparts sont élevés, la ville s'étant développée en dehors de sa première enceinte.

En 1213, Tirlemont fut mis à sac par l'armée de son propre souverain, Henri I^{er}, duc de Brabant. Celui-ci estimait, suivant une parole historique, qu'il valait mieux prendre les richesses que de les laisser prendre par ses ennemis.

Les Liégeois, l'ayant mis en déroute avec son armée, détruisirent plus de trente-deux villages et poursuivirent Henri I^{er} jusqu'aux portes de Louvain.

Dans la suite, le duc, pour réparer sa mauvaise action, développa le chapitre de la ville.

Au XIII^e siècle, la draperie faisait la prospérité de la cité, qui possédait à cette époque un atelier monétaire; on connaît des pièces datant du règne du duc Henri III (1248 à 1261); elles portent l'agneau pascal qui figure dans les armoiries de Tirlemont.

Au XIII^e siècle également, une confrérie de clercs laïques, les *Frères de Notre-Dame*, commença la construction de l'église Notre-Dame-au-Lac.

A la suite de la bataille de Woeringen, Jean I^{er} le Victorieux accorda (en 1291) des privilèges nouveaux à la ville, dont les arbalétriers, conduits par Gilles Van den Berghe, s'étaient particulièrement distingués.

En 1300, l'enceinte, dut, derechef, être élargie.

En 1303, Jean II donna de nouveaux privilèges à la ville; parmi ceux-ci, il en est un qui lui permet de fixer le taux auquel les juifs pourront prêter de l'argent.

« En 1312, Jean II publia la charte de Cortenberg par laquelle fut établie une sorte de représentation nationale. Ce prince y déclara « que lui et ses successeurs désigneront quatre bons chevaliers, trois personnes de Louvain, trois de Bruxelles, une d'Anvers, une de Bois-le-Duc, une de Tirlemont et une de Léau, lesquels quatorze députés ainsi élus se réuniront à Cortenberg de trois en trois semaines et ordonneront ce qu'ils trouveront en équité convenir pour le repos et le plus grand bien du pays, et que les sentences rendues par eux seront tenues fermes et stables ». (P. BETS.)

La construction de l'enceinte de 1300 ne fut pas entièrement achevée ; on l'abandonna.

Une nouvelle ligne de fortifications fut alors commencée qui entourait Tirlemont sur une longueur de 4.426 mètres.

Elle était percée de huit portes. Ces remparts subsistèrent jusqu'en 1859, époque à laquelle ils furent vendus.

Au commencement du XIV^e siècle, Tirlemont était arrivé à l'apogée de sa splendeur ; Gramaye prétend que sa population était de 40.000 habitants, chiffre certainement exagéré.

En 1356, Tirlemont fut pris par Louis de Male, à la suite des événements qui ont été racontés dans la biographie d'Éverard t'Serclaes, et ses magistrats prêtèrent serment de fidélité au comte de Flandre.

Quelque temps après, Jeanne et Wenceslas rentrèrent, on le sait, en possession de leur comté.

Par une charte de 1358, les magistrats de Tirlemont furent autorisés à régulariser la situation financière de la cité dont la guerre avait obéré les budgets.

C'est du milieu du XIV^e siècle que date la décadence de la ville : des inondations, des guerres civiles, la peste y contribuèrent.

En 1458, pendant une épidémie qui ravagea Louvain, la pédagogie du Parc s'installa à Tirlemont.

En 1478, Maximilien d'Autriche accorda à la ville des privilèges considérables.

En 1489, Tirlemont fut assiégé et pris par Albert de Saxe.

En 1507, Tirlemont eut à subir un nouveau siège, et fut mis à sac par l'armée des confédérés.

Leurs chefs, le duc de Gueldre et Robert de la Marck, restèrent treize jours dans la ville, commandant le pillage de la contrée environnante.

En 1512, les remparts de la ville furent démolis en partie et l'enceinte fut relevée sur un autre tracé, celui commencé en 1300 (ces travaux ne furent terminés qu'en 1604).

Dans la suite, pendant les guerres de religion, Tirlemont eut fort à souffrir.

En 1582, les Hollandais s'en emparèrent et la livrèrent au pillage.

En 1589, l'hôtel de ville, construit depuis deux siècles, fut également saccagé.

En 1596 éclata une épidémie qui continua à dépeupler la malheureuse cité si éprouvée.

Sous le règne d'Albert et d'Isabelle, Tirlemont connut des temps meilleurs ; mais ils furent de courte durée.

Le prince d'Orange s'empara de la ville en 1635 et ses soldats la ravagèrent cruellement.

D'autres part, les Suisses du duc de Luxembourg détruisirent les fortifications de la ville ; par ordre du roi de France, ses habitants furent contraints de fournir 60 tonnes de bière aux soldats chargés de cette besogne.

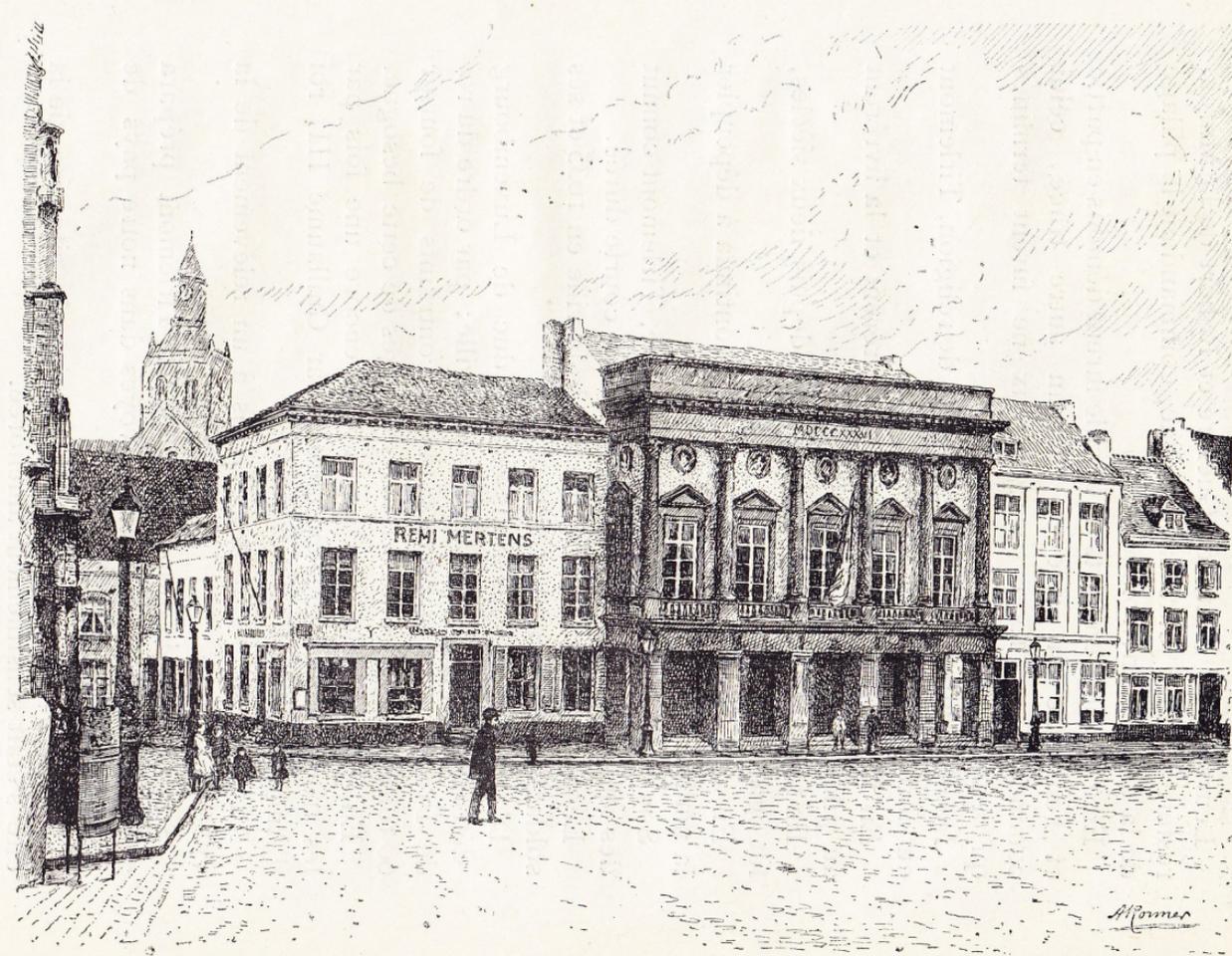
En 1693, Tirlemont fut ravagé encore une fois par les troupes des alliés conduites par Guillaume III, roi d'Angleterre.

Au XVIII^e siècle, nous assistons à un relèvement de la ville.

Sous la domination autrichienne, Tirlemont prépara aux gouverneurs généraux envoyés dans notre pays de brillantes réceptions.

Durant le règne de Marie-Thérèse, la situation de la cité s'était sensiblement améliorée.

En 1783, Joseph II, son successeur, y fit supprimer trois couvents ; en 1787, il y installa un tribunal de première instance.



Tirlemont. — L'Hôtel de ville.

La réforme de l'organisation judiciaire provoqua des troubles ; et les Tirlemontois, sous les ordres de Jean Windelincx, s'organisèrent militairement.

Windelincx prit une part importante à la Révolution brabançonne.

Après la mort de Joseph II, son frère Léopold II fit de grands efforts pour ramener les Belges sous l'obéissance ; mais ceux-ci restèrent indépendants durant toute l'année 1790.

En 1792, Vander Noot fut reçu à Tirlemont avec enthousiasme. Le 22 novembre de la même année, les Français, commandés par Dumouriez, s'emparèrent de la ville et y établirent un dépôt de poudre, lequel sauta le 10 mars 1793.

Après la bataille de Neerwinden (18 mars 1793) où les Français furent battus, la Belgique retourna sous la domination de l'Autriche ; mais l'année suivante elle fut reprise par les Français.

En 1796, après la suppression des ordres religieux, tous les couvents de la ville furent vendus ; et l'église Notre-Dame-au-Lac devint le temple de la Loi.

Plus tard, sous le régime hollandais, Guillaume I^{er} projeta de relier Tirlemont à Louvain par un canal.

Enfin, après la révolution de 1830, commença pour la ville une ère de prospérité ; sa population qui n'était que de 7.800 âmes en 1831, est actuellement plus que doublée.

*
* *

En face de la gare, nous prenons la rue de la Station. Au bout de celle-ci, nous laissons à gauche une chaussée dont l'entrée est marquée par deux constructions d'une architecture étrange, et nous continuons par la rue de Louvain.

A l'extrémité de la rue de Louvain, nous négligeons une nouvelle rue à gauche et nous dirigeons vers la Grand'-Place, où nous arrivons bientôt.

En face de nous est l'hôtel de ville, construction agrémentée de colonnes à chapiteaux corinthiens entre lesquelles sont placés des bustes.



Tirmont. — Église de Notre-Dame-au-Lac.

Derrière l'hôtel de ville se dresse la tour de l'église Saint-Germain; et à gauche, sur la place, Notre-Dame-au-Lac érige sa superbe flèche.

L'église Notre-Dame-au-Lac a été construite sur un endroit primitivement marécageux par une association de clercs laïques, nous l'avons dit déjà.

Commencée à la fin du XIII^e siècle, elle ne fut achevée que vers la fin du XV^e. C'est un monument gothique des plus remarquables.

Le porche, la partie méridionale et la tour méritent d'attirer la sérieuse attention des archéologues.

La tour surtout est remarquable par son élégance et la finesse de ses sculptures. Il paraît que son architecte n'est autre que Jacques Laureys, appelé dans les comptes de Tirlemont « maître de Bruxelles ».

Ce même Jacques Laureys, qualifié à Bruxelles de Jacques *Van Thienen*, serait l'auteur de notre admirable hôtel de ville.

Laureys mourut avant l'achèvement de la tour et ce fut Sulpice Van Vorst, une autre gloire du siècle, qui reprit les travaux.

Le chœur fut probablement construit d'après les dessins de Mathieu de Layens. Il est certain que ce dernier collabora à l'érection de plusieurs parties du temple, entre autres à celle du beau porche.

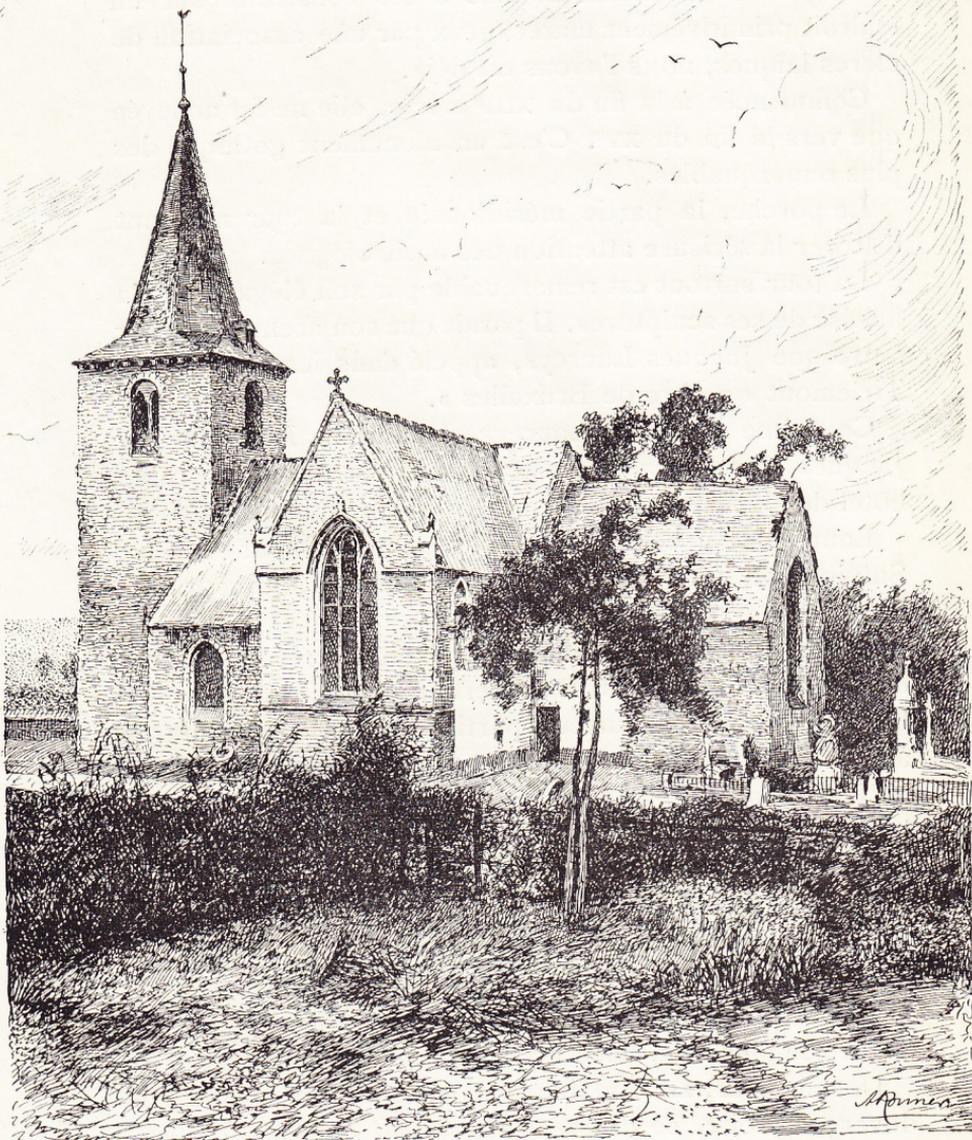
Notre-Dame-au-Lac n'a pas été disposée en croix latine; elle affecte la forme d'un T renversé. Son maître-autel a appartenu à l'abbaye de Rouge-Cloître, à Auderghem.

Faisant face au porche, prenons à droite le Marché-aux-Herbes et continuons toujours droit devant nous jusqu'à la nouvelle église de Grimde.

Un peu plus loin, nous arrivons en pleine campagne.

Devant nous, au fond du paysage, est l'église d'Haekendover; à droite, se dressent les *tumuli* dont les fouilles, entreprises sous les auspices de la Société d'archéologie de Bruxelles, ont donné de remarquables résultats.

MM. le baron de Loe et Poils y ont trouvé non seu-



J. MALVAUX SC

Église de Grimde.

lement des poteries romaines, mais aussi des bijoux d'une valeur artistique considérable. Ces bijoux sont : un camée représentant un jeune Romain, d'un travail admirable ; une bague portant l'inscription Marcus Probius Burrus et qui a permis de croire que ce personnage a été enseveli dans un des *tumuli* ; un bracelet en or d'un joli dessin.

Cette trouvaille a une valeur inestimable au point de vue archéologique, car on sait que les Romains défendaient qu'on enterrât les morts avec des bijoux en or, de peur que leur sépulture ne fût violée.

Nous prenons vers la gauche le chemin de terre qui va directement à l'église de Grimde.

Le faubourg de Grimde est la partie la plus ancienne de la ville. Les ducs de Brabant y avaient une maison.

L'ancienne église de Grimde à laquelle nous arrivons bientôt est fort intéressante ; c'est une construction romane du XII^e siècle dont les transepts du XIV^e sont d'un joli style.

Elle est aujourd'hui¹⁸⁸⁴ abandonnée ; sa flèche se démolit peu à peu ; ses fenêtres sont veuves de carreaux ; les plafonds se détachent par fragments et la pluie a couvert de plaques vertes ses pans de murs. Dans ce temple jadis si florissant, on ne retrouve que silence et dévastation.

Nous reprenons le pavé vers Tirlemont en droite ligne. A droite, joli panorama de la ville.

Nous irons maintenant à Saint-Germain par le chemin suivi tantôt.

Nous passons sur la Grande-Geete ; elle n'est pas grande du tout et exhale des senteurs infiniment peu agréables.

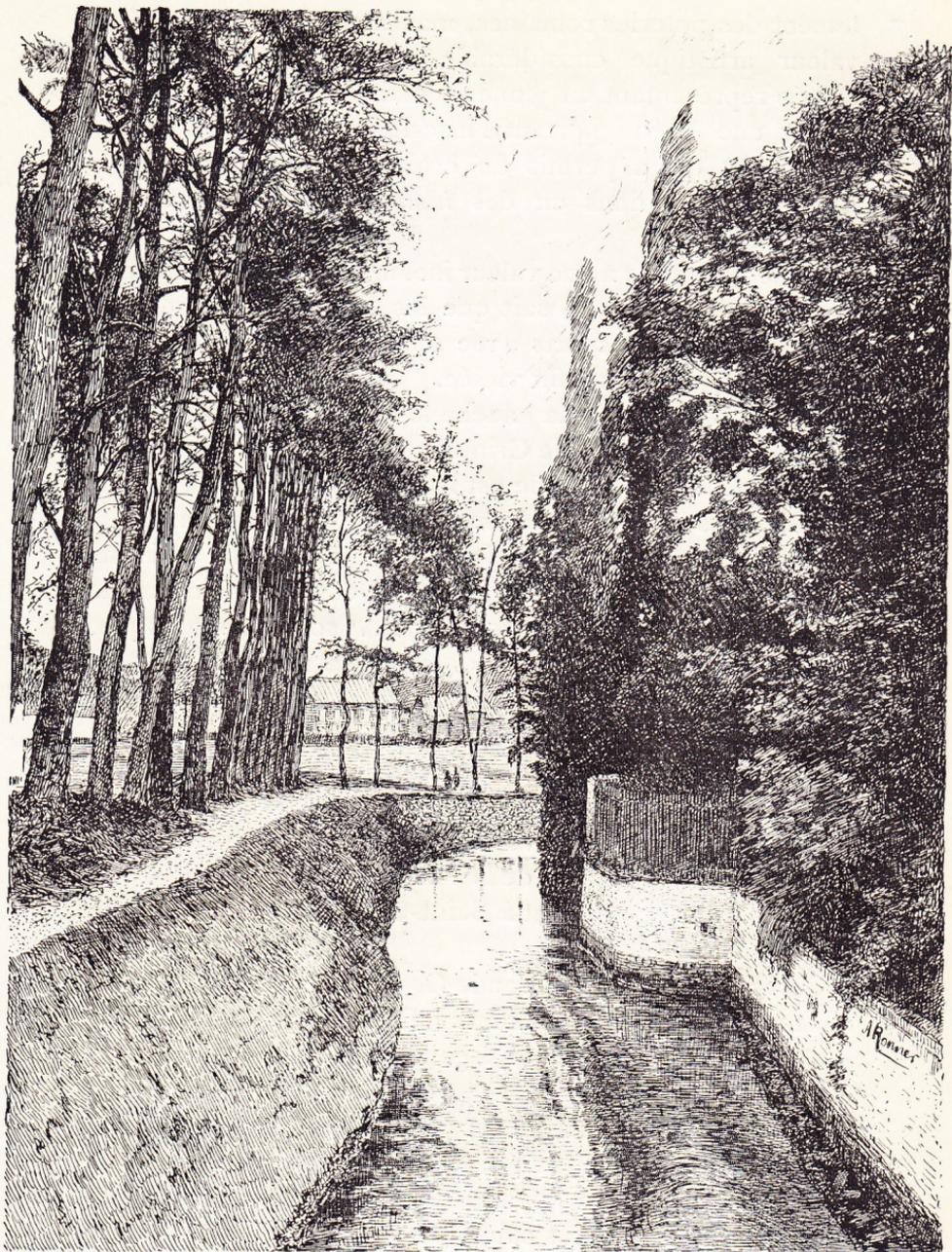
Au bout de notre trajet, à gauche, montons vers Saint-Germain.

L'église Saint-Germain est positivement le plus ancien monument de Tirlemont ; elle date du XII^e siècle, mais se compose de parties appartenant aux divers styles employés dans les siècles suivants.

La tour est romane ; le reste est du gothique tertiaire, sauf les bas côtés du chœur qui datent du XVII^e siècle.

Le clocher fut incendié à plusieurs reprises ; une seule

*Elle a été
restaurée en 1905*



La Grande-Geete à Tirmont.



J. MALVAUX SC

A. Renner

Tirmont. — Église Saint-Germain.

des trois flèches qu'il possédait fut reconstruite; c'est Pierre Van Wyenhoven, auteur de la chapelle du Saint-Sacrement-de-Miracle de Sainte-Gudule, qui en fit le plan.

Un autre incendie ayant détruit presque entièrement le temple, celui-ci fut reconstruit; bien que les voûtes romanes de la nef subsistassent encore, on les sacrifia pour reconstruire l'église en style gothique.

Sous le chœur était une crypte qui fut un jour déblayée, mais on remarqua que la voûte était en très mauvais état et on remblaya la crypte afin de ne point compromettre la solidité de l'édifice.

L'intérieur du temple est très imposant; la partie sous le jubé — perché à des hauteurs incroyables — est la plus belle et la plus curieuse. Ce joli coin a été caché à la vue du public pendant des siècles; il n'y a que quatre ans environ qu'il a été remis au jour.

Nous sortons de Saint-Germain par la place et prenons devant nous le Marché-au-Beurre.

Cette rue descend; en la suivant jusqu'au bout, nous arriverons à l'église des Dominicains, qui se présente à notre gauche.

Sa façade rappelle celle du Béguinage de Louvain.

L'église que nous allons visiter est l'ancienne église du Béguinage de Tirlemont, lequel se trouve encore à sa droite, mais ne présente guère de coins curieux.

C'est une construction en style ogival avec des réminiscences de roman; elle date de 1300 environ.

L'intérieur a été restauré dans ces dernières années.

On y remarque une pierre tombale qui est celle du fondateur de ce temple et une chaire provenant de l'ancienne abbaye d'Heylisssem.

*
* *

Tous les chemins conduisent à Rome, dit le proverbe.

A Tirlemont, ils conduisent tous à la gare, par le fait que la cité s'est développée surtout en longueur.

En face de la gare se trouve l'*Hôtel du Nouveau Monde*, dont il serait superflu de faire l'éloge.

N.-B. Dans le recueil des tarifs spéciaux des voyages circulaires à prix réduits, fascicule I, nous trouvons à la page 5 un coupon avec lequel on pourra faire toute l'excursion de ce jour. Le coupon étant valable pour deux jours, il faudra le prendre la veille du départ avant 8 heures du soir au bureau Bruxelles-Nord (près des bagages). Comme les bureaux ne sont ouverts que de 8 h. du matin à 8 h. du soir, il est impossible de prendre son coupon le jour même pour partir par le train que nous indiquons. Mais, ainsi que nous le disions à l'instant, le coupon est valable pour deux jours, celui où il est délivré comptant pour un. De plus, « le voyageur peut interrompre son voyage à toutes les stations du parcours, desservies par les trains, contre présentation de son livret, pour visa, au chef de station, à l'arrivée du train » (art. 8 des conditions réglementaires).

Les billets circulaires donnent accès à tous les trains ayant des voitures de la classe pour laquelle le billet est valable.

Pour l'itinéraire complet de notre promenade, chemin de fer et bateau, le billet coûte : en 1^{re} classe, 7 fr. 50 ; en 2^e classe, 6 fr. ; et en 3^e classe, 4 fr.

Montaigu fut bâtie en 1607 sur le plan d'une citadelle à sept plans par les archiducs Albert et Isabelle qui munirent la petite ville de 3 ports fortifiés. Les travaux de défense furent complétés en 1610. L'enceinte, d'ailleurs assez primitive même pour l'époque, fut entourée de fossés et de remparts. Les ouvrages ne disparurent qu'après la fin du 18^e siècle.

Ce qui domine à Montaigu, c'est une impression religieuse.

Notre Dame de Montaigu est d'une incomparable magnificence.

- 1. Onue avec son dôme, ses verrières
- 1. son maître-autel en marbre de Paros
- 1. son vaste tabernacle plus précieux qu'élégant
- 1. son toit de la Vierge éblouissant de pierres fines avec ses ex-votos
- 1. avec ses 6 chapelles enrichies de superbes productions artistiques, notamment de tableaux de Théodore van Don, le peintre Bruppellois qui alliait si bien l'éclat de la couleur flamande au mysticisme de l'école espagnole.

Les amis éclairés de l'art ont exprimé le regret de ne pas voir s'élever à un monument gothique. Ils font valoir que l'église ogivale est la personification plastique des élans de la piété, de ses rêves d'idéal. Cette architecture leur semble convenir le mieux au culte. Le style de la Renaissance leur apparaît un peu mondain dans un basilique où s'assemblent les pèlerins.

Montaigu pourrait nous retenir longtemps encore, mais force nous est de descendre dans la vallée du Demer pour nous diriger vers Sichen et Avebo. Voici Sichen avec ses pâturages et sa "Tour de Piculle". La belle flèche gothique perçant les toits gazonnés des fortifications environnantes c'est le clocher de St Sulpice de Diest.

À bas, au-dessous des aiguilles des sapins, s'aperçoivent la tour de l'église abbatiale d'Avebo, le clocher d'Hereshot, de Seire, d'Anvers, de Malines, les 6 tourelles de l'Hotel de ville de Louvain.

Au delà de Diest, les parallélogrammes rouges, éblouissants au soleil, sont les baraques du camp de Beverloo. De quelque côté que l'œil s'éleve, il embrasse un vaste espace de bois de coqueux, de plaines; on dirait d'un océan de verdure et de sable, où se dressent de loin en loin, ainsi que des îles de navires, les feux et quelques églises villageoises.

La tour blanche et pittoresque de l'abbaye d'Avebo nous sourit agréablement. Nous trouvons chez les moines hospitaliers rafraîchissements et confort.

(Sept 22: Décembre 1905
Bull. off. G. C. B.)